

La peinture encyclopédique de Gilles Aillaud

Pierre entourée de chutes,

de Gilles Aillaud. Éditions L'Atelier contemporain, 672 pages, 120 illustrations, 30 euros.

Voici les « écrits et entretiens sur la peinture, la politique et le théâtre » du peintre philosophe que fut Gilles Aillaud (1928-2005), qui n'a pas eu d'autre diplôme ou qualification que philosophique, qui a particulièrement étudié la philosophie grecque, les Présocratiques, tout en se prétendant assez peu porté sur la théorie, d'autant que la théorie fait regarder les choses avec des *a priori*, disait-il... Aillaud, c'est en vérité le peintre des animaux, tigres, éléphants, girafes, oiseaux, serpents ; pendant la Seconde Guerre mondiale, il a vécu avec sa famille dans le village de Nanteau-sur-Lunain, près de Nemours, avec un cochon qui vivait en liberté dans le jardin, qui venait s'asseoir à côté d'eux – à côté de ses parents et de sa sœur Laurence qui deviendrait sculptrice – quand lui, Gilles, faisait la lecture pour tous après le déjeuner... Et peu à peu il s'est mis à peindre, non pas la « partie de campagne » mais le paysage tel qu'il existe indépendamment de tout picturalité – « mais l'animal tel qu'il existe en deçà de toute figurabilité » comme l'a expliqué son ami Jean-Christophe Bailly dans sa sublime monographie *Gilles Aillaud* (André Dimanche Editeur, 2005).

« Je peins les choses comme elles le veulent » a dit un jour Gilles Aillaud. Dans des propos recueillis par Jean-

Pierre Han et Jean-Baptiste Para, pour la revue *Europe* en octobre 1989, il avait dit aussi : « (...) il faudrait en arriver à une peinture qui se peint elle-même ou à un sujet qui se peint lui-même. » Avec son ami Eduardo Arroyo, il a symboliquement « assassiné » Marcel Duchamp – dans « La Fin tragique de Marcel Duchamp ». Mais sa peinture ne tourne pas pour autant le dos à l'art moderne – au contraire, elle s'adresse à l'art moderne ; et elle ne dit pas seulement que l'on pourrait ou devrait repartir de Cézanne, mais plus simplement que « la montagne est toujours là » – car « tout demeure intouché, désespérément vierge, inaltérablement soi-même loin des autres » dit-il dans un poème en prose qui renvoie directement à la Sainte-Victoire, comme l'a encore souligné Jean-Christophe Bailly... Oui, rien ne change, disait Gilles Aillaud à propos de qui on a parlé de « nouvelle figuration » ; ou plutôt tout change sans cesse (tout a même été détruit) mais tout est toujours là, en l'état. Jean-Christophe Bailly dit qu'une sorte de « lit ontologique coule sous sa peinture » et que sa peinture se fait dans ce lit...

Son autre grand ami, Jean Louis Schefer qui nous a quittés en juin dernier mais qui est lui aussi l'auteur d'une monographie *Gilles Aillaud* (Hazan, 1987), disait qu'il y a dans ses paysages « une précision mystérieuse qui tient à peu près à une opération de désubstantification ; quelque chose est défait de l'épaisseur ou de la lourdeur du monde » disait Schefer, qui le rapprochait de Chardin. Jean Louis Schefer disait encore qu'une exposition de Gilles Aillaud

était toujours impressionnante de silence, d'équilibre et de charme... Et si son œuvre se tient par le dessin et la peinture, elle s'est aussi déployée dans l'écriture, comme on le voit aujourd'hui dans son livre *Pierre entourée de chutes* – une édition établie et présentée par Clément Layet – où l'on a des poèmes, des textes critiques, des entretiens, voire du théâtre, car Gilles Aillaud a écrit deux pièces et réalisé une quarantaine de scénographies – pour Klaus Michael Grüber, Jean-François Peyret, Jean-Pierre Vincent, Peter Stein – pour Jean Jourdeuil qui a même écrit sur le travail de Gilles Aillaud dans l'essai *Un théâtre du regard* (Christian Bourgois, 2002). Gilles Aillaud disait néanmoins ne pas percevoir de « fil rouge » ou de continuité dans les diverses activités qu'il exerçait, la peinture, l'écriture, le théâtre : « Pour moi, je ne vois pas de rapport entre un tableau et le théâtre », disait-il. En fait, Aillaud était un peu comme Ulysse qui n'avait pas vraiment envie de rentrer à la maison pour retrouver sa tricoteuse ; exactement comme son ami Jean Louis Schefer, il multipliait les détours, relâchait dans tous les ports, multipliait les aventures, apprenait le labyrinthe – au Kenya, dans une ferme, où il a réalisé avec Bailly l'*Encyclopédie de tous les animaux, y compris les minéraux* ; dans les tableaux de la Grand-route de Tchekhov par Grüber... Car chez Gilles Aillaud, tout se joue dehors – au théâtre comme en peinture ; toute scène est un jeu de plein air. ■